

doxie, Münzenberg distingue différentes qualités de fascisme : le fascisme léger, moyen et fort, comme s'il s'agissait du tabac turc. Mais si tous les « cercles gauches » (et comment les appelle-t-on par leurs noms ?) sont intéressés à la victoire sur le fascisme, ne faut-il pas soumettre ces « cercles gauches » à l'épreuve de l'action ?

N'est-il pas clair qu'il fallait se saisir immédiatement des deux mains de la proposition diplomatique et équivoque de Breitscheid, en soumettant de son côté un programme pratique concret et bien étudié de lutte contre le fascisme et en demandant une séance commune des directions des deux partis avec la participation de la direction des syndicats libres ? Il fallait en même temps faire pénétrer énergiquement ce programme à la base, à tous les étages des deux partis et dans les masses. Les pourparlers auraient dû se mener aux yeux de tout le monde : la presse aurait dû en donner des comptes rendus quotidiens, sans exagérations et sans inventions fantaisistes. Sur les ouvriers une telle agitation positive, qui vise directement son but, agit d'une façon beaucoup plus efficace que le hurlement continu sur le « social-fascisme ». Avec une telle manière de poser le problème, la social-démocratie n'aurait pas pu se cacher un seul instant derrière la décoration en carton du « front de fer ».

Relisez la « Maladie infantile du Communisme » ; c'est aujourd'hui le livre le plus actuel. C'est précisément au sujet de situations semblables à celle de l'Allemagne d'aujourd'hui que Lénine parle — nous citons littéralement — de « la nécessité absolue pour l'avant-garde du prolétariat, pour sa partie consciente, pour le Parti communiste, de louvoyer, de recourir à des accords, à des compromis avec les divers groupements de prolétaires, les divers partis d'ouvriers et de petits patrons... L'essentiel est de savoir appliquer cette tactique de manière à élever et non à abaisser le niveau général de conscience d'esprit révolutionnaire, de capacité de lutte et de victoire du prolétariat ».

Et comment le Parti communiste agit-il ? Dans ses journaux il affirme chaque jour qu'il n'admet qu'un tel « front unique qui soit dirigé contre Brüning, Severing, Leipart, Hitler et leurs semblables ». Il est incontestable que, devant l'insurrection prolétarienne, il n'y aura pas de différence entre Brüning, Severing, Leipart et Hitler. Contre l'insurrection d'Octobre des bolcheviks, les socialistes révolutionnaires et les mencheviks se sont ralliés aux démocrates constitutionnalistes et aux korniloviens, Kerensky dirigeait sur Petrograd le général cosaque cent-noirs Krasnov, les mencheviks soutenaient Kerensky et Krasnov, les socialistes révolutionnaires organisaient l'insurrection des cadets sous la direction des officiers monarchistes.

Mais cela ne signifie nullement que Brüning,

Severing, Leipart et Hitler appartiennent toujours et dans toutes les circonstances au même camp. Aujourd'hui, leurs intérêts divergent. Pour la social-démocratie, la question de pose, au moment présent non pas tant de défendre les bases de la société capitaliste contre la révolution prolétarienne que de défendre le système semi-parlementaire bourgeois contre le fascisme. Renoncer à utiliser cet antagonisme serait une bêtise énorme.

« Faire la guerre pour le renversement de la bourgeoisie internationale... — écrivait Lénine dans sa « Maladie infantile » — et s'interdire à l'avance tout louvoiement, toute utilisation des contradictions (fussent-elles momentanées) entre nos ennemis, renoncer à tout accord et tout compromis avec des alliés possibles (ne fût-ce que des alliés provisoires, peu sûrs, chancelants, conditionnels), n'est-ce pas d'un ridicule sans borne ». Nous citons toujours littéralement : les mots soulignés dans les parenthèses le sont par Lénine.

Et plus loin : « On ne peut triompher d'un adversaire supérieur qu'au prix d'une extrême tension des forces, à la condition obligatoire de tirer parti avec le plus d'attention, de minutie et de prudence, des moindres dissentiments entre les ennemis ».

Or, que font les Thaelmann et les Rémélé dirigés par Manouïlsky ? Ils s'emploient de toutes leurs forces à cimenter la fissure entre la social-démocratie et le fascisme — et quelle fissure ! — par la théorie du social-fascisme et par la pratique du sabotage du front unique.

Lénine exigeait qu'on utilise chaque « possibilité de se rallier un allié de masse ne serait-ce qu'un allié temporaire, vacillant, peu solide, peu sûr, réservé. Quiconque n'a pas compris cela — dit-il — n'a rien compris au marxisme ni en général au socialisme scientifique contemporain ». Vous entendez prophètes de la nouvelle école stalinienne : il y est dit nettement et avec précision que vous n'avez rien compris au marxisme. C'est Lénine qui a dit cela de vous : accusez réception de ce compliment.

Mais sans la victoire sur la social-démocratie, répliquent les staliniens, la victoire sur le fascisme est impossible. Est-ce vrai ? Dans un certain sens, oui. Mais le théorème inverse est également vrai : sans victoire sur le fascisme italien, la victoire sur la social-démocratie italienne est impossible. Le fascisme et la social-démocratie sont des instruments de la bourgeoisie. Tant que le capital sera maître, la social-démocratie et le fascisme existeront dans des combinaisons différentes. Toutes les questions se réduisent ainsi à un seul dénominateur : le prolétariat doit renverser le régime bourgeois.

Mais c'est précisément maintenant où ce régime chancelle en Allemagne que le fascisme vient à sa rescousse. Pour repousser ce défenseur, il faut, nous dit-on, en finir préalablement

avec la social-démocratie... Ainsi le schématisme inanimé nous conduit dans un cercle vicieux. On ne peut en sortir que sur le terrain de l'action. Le caractère de l'action est déterminé non par le jeu de catégories abstraites, mais par le rapport réel des forces historiques vivantes.

Non, réitèrent les bureaucrates, « d'abord » liquidons la social-démocratie. Mais par quelle voie ? C'est bien simple : en donnant ordre aux organisations du Parti d'enrôler pour une date déterminée cent mille membres nouveaux. La propagande abstraite au lieu de la lutte politique, le plan bureaucratique au lieu de la stratégie dialectique. Et si le développement effectif de la lutte de classes pose déjà maintenant devant la classe ouvrière la question du fascisme comme une question de vie ou de mort ? Alors il faut détourner la classe ouvrière de cette tâche, il faut l'endormir, il faut la persuader que la tâche de la lutte contre le fascisme est une tâche secondaire, que celle-ci ne presse pas, qu'elle se résoudra d'elle-même, qu'après tout le fascisme règne déjà, que Hitler n'apportera rien de nouveau, qu'il ne faut pas craindre Hitler, que Hitler ne fera que frayer la voie aux communistes.

Peut-être est-ce exagéré ? Non, c'est l'idée directrice authentique des chefs du Parti communiste. Ils ne la poussent pas toujours jusqu'au bout. Dans la rencontre avec les masses, eux-mêmes reculent devant les conclusions finales, mêlant différentes positions, se troublant et troublant les ouvriers ; mais dans toutes les occasions où ils essayent de joindre les deux bouts, ils partent du point de vue de l'inévitabilité de la victoire du fascisme.

Le 14 octobre de l'an passé, Rémélé, l'un des trois chefs officiels du Parti communiste, disait au Reichstag : « c'est Monsieur Brüning qui l'a dit très nettement : quand ils (les fascistes) seront au pouvoir, l'unité de front du prolétariat sera réalisée et balayera tout (tempête d'applaudissements des communistes) ». Que Brüning fasse peur par une telle perspective à la bourgeoisie et à la social-démocratie, c'est compréhensible : il défend son pouvoir. Que Rémélé console les ouvriers par une telle perspective, c'est une honte : il prépare le pouvoir à Hitler parce que toute cette perspective est profondément fautive et témoigne de l'incompréhension totale de la psychologie des masses et de la dialectique de la lutte révolutionnaire. Si le prolétariat d'Allemagne, devant lequel se développent maintenant ouvertement tous les événements, laissera les fascistes arriver au pouvoir, c'est-à-dire fera preuve d'une cécité et d'une passivité criminelles, il n'y a absolument aucune raison de compter qu'après l'arrivée des fascistes au pouvoir le même prolétariat secouera d'un seul coup sa passivité et « balayera tout » : toutefois, en Italie, cela ne s'est pas vu. Rémélé raisonne entièrement

comme les phraseurs petits bourgeois français du XIX<sup>e</sup> siècle qui ont fait preuve d'une incapacité totale de mener les masses mais qui par contre, furent fermement persuadés que, quand Louis-Bonaparte chevauchera la République, le peuple se lèvera aussitôt pour leur défense et « balayera tout ». Cependant, le peuple qui laissa l'aventurier Louis-Bonaparte arriver au pouvoir s'est avéré, bien entendu, incapable de le balayer ensuite. Il a fallu, pour cela, de nouveaux événements importants, des secousses historiques, y compris la guerre.

Le front unique du prolétariat n'est réalisable pour Rémélé, comme nous l'avons vu, qu'après l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Peut-il y avoir un aveu plus piteux de sa propre faillite ? Puisque nous, Rémélé et Cie, sommes incapables d'unir le prolétariat, nous en chargeons Hitler. Quand il nous aura unifié le prolétariat, alors nous nous montrerons dans toute notre grandeur. Tout ceci est suivi d'une déclaration vantarde : « Nous sommes les vainqueurs du lendemain, et la question ne se pose plus : qui sera écrasé ? Cette question est déjà résolue (applaudissements des communistes). Il ne reste que la question de savoir à quel moment nous écraserons la bourgeoisie ». C'est précisément cela ! Cela s'appelle en russe toucher le ciel du doigt. Nous sommes les vainqueurs du lendemain. Pour cela, il ne nous manque aujourd'hui que le front unique. Hitler nous le donnera demain quand il arrivera au pouvoir. Il en résulte donc que le vainqueur du lendemain sera, malgré tout, Hitler et non Rémélé. Mais alors, ayez soin de vous graver ceci dans le crâne : le moment de la victoire des communistes n'arrivera pas de sitôt.

Rémélé sent lui-même que son optimisme boite de la jambe gauche et il essaie de la consolider. « Messieurs les fascistes, ne nous effraient pas, ils s'useront beaucoup plus vite que n'importe quel autre gouvernement » (« très juste », sur les bancs des communistes). Et comme preuve : les fascistes veulent l'inflation, la monnaie-papier ce qui est la ruine pour les masses populaires ; tout s'arrangera donc comme on ne peut mieux. Ainsi, l'inflation oratoire de Rémélé détourne les ouvriers allemands de leur chemin.

Nous avons là un discours programmatique d'un chef officiel du Parti, édité en une quantité d'exemplaires énorme et qui sert les buts du recrutement communiste : le discours est suivi d'un bulletin d'adhésion au Parti. Et ce discours programmatique est entièrement construit sur la capitulation devant le fascisme. « Nous ne craignons pas » l'arrivée de Hitler au pouvoir. Mais c'est précisément là une formule retournée de la couardise. « Nous » ne nous considérons pas capables d'empêcher Hitler d'arriver au pouvoir ; bien pis : nous, les bureaucrates, sommes tellement pourris que nous